

religieux, ennemi déclaré de la tyrannie, lui était particulièrement odieux. Interrompant don Rodrigo, il lui déclara qu'il se chargeait de l'entreprise. Puis, après avoir recueilli tous les détails nécessaires sur le lieu où étaient Lucia et sa mère, il congédia don Rodrigo en lui disant :

— Dans peu je vous ferai savoir ce que vous aurez à faire.

Cependant, dès que l'Innommé fut seul il éprouva une sorte de dépit d'avoir engagé sa parole. Depuis quelque temps, il ressentait, non du remords, mais une sourde inquiétude en songeant à ses forfaits. La répugnance qui avait accompagné ses premiers crimes, mais qui s'était assoupie par l'habitude, se réveillait malgré lui. La pensée de l'avenir lui était des plus douloureuses...

— Vieillir... mourir... Et puis?... se disait-il en lui-même

Et, chose étonnante ! l'image de la mort dans le péril en face de l'ennemi, qui centuplait les forces de cet homme et lui donnait un courage héroïque... cette image se présentait à lui dans le silence de la nuit... au milieu de ce château si bien fortifié, le remplissait de terreur !... et elle renaissait sans cesse dans son âme avec la crainte confuse, mais terrible, d'une accusation et du jugement de Dieu !...

Ce Dieu que depuis tant d'années il avait chassé de son cœur, n'ayant d'autre souci que de vivre comme si Dieu n'existait pas, ce Dieu, dans de certains moments, lui criait au fond de l'âme : " Je suis cependant ! " Mais, au lieu d'écouter cette voix, il cherchait à l'étouffer par un redoublement de férocité, espérant ressaisir cette volonté passée, si haute, si puissante, qui lui faisait exécuter le crime sans remords.

Dans l'occasion présente, il avait donné sa parole immédiatement à don Rodrigo, pour se garantir de toute hésitation ; et, voulant faire cesser de suite son indécision, il appela le Nibbio, le plus hardi de ses bravi ; il lui exposa d'un air résolu l'engagement pris avec don Rodrigo, lui demandant par quel moyen on ferait sortir Lucia du couvent où elle était restée, comme l'on sait, en l'absence de sa mère. L'abominable Nibbio eut bientôt

trouvé un subterfuge. Il enverra au couvent une vieille femme de Lecco qui, moyennant une bonne somme, se chargera de dire à Lucia que sa mère, tombée malade en arrivant chez elle, la demande en toute hâte.

Ce plan infernal est exécuté. Lucia quitte le couvent avec la messagère criminelle, qu'elle a reconnue pour être de Lecco, et se met promptement en route.

En dehors de Monza, dans un endroit désert, la vieille femme se rappela qu'elle avait oublié une commission importante. " Attendez-moi, dit-elle à Lucia ; je reviens de suite " Les moments s'écoulaient, personne ne revient... Lucia fait quelques pas pour aller au-devant d'elle... Tout d'un coup elle se trouve entourée d'hommes qui la saisissent, lui mettent un mouchoir sur la bouche et la porte dans un carrosse qui stationnait près de là. Cela s'exécute en un clin d'œil et sans que l'infortunée Lucia ait pu jeter un cri...

Mais qui pourrait décrire ses angoisses ? Comment exprimer ce qui se passait dans son âme ? Elle ouvrait des yeux effarés et les refermait épouvantée, en voyant les horribles visages qui la regardaient. Elle essaya de se précipiter par la portière ; mais deux bras nerveux la retiennent, pendant que quatre grosses mains l'assujettirent dans le fond du carrosse. Chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, le mouchoir lui arrêtait le cri dans la gorge. Au milieu de tout cela, trois bouches d'enfer lui répétaient de la voix la plus humaine qu'ils pussent trouver.

— Paix ! paix ! Nous ne voulons pas vous faire du mal.

Après quelques instants d'une lutte si cruelle, la pauvre Lucia laissa tomber sa tête en arrière ; son œil devint immobile ; elle crut voir tourner les affreuses figures qu'elle avait devant elle... une sueur froide glaça son visage... elle s'évanouit...

— Allons, allons, courage ! dit le Nibbio.

— Courage ! courage ! répétèrent les deux autres coquins.

— Diable ! elle paraît morte, dit l'un d'eux ; si elle était morte ?

— Ah ! morte ! dit l'autre ; c'est un de ces évanouissements qui

viennent aux femmes ! Je sais qu'il a fallu bien plus que cela quand j'ai voulu envoyer dans l'autre monde hommes ou femmes !

— Allons ! dit le Nibbio, faites votre devoir et pas de paroles inutiles. Prenez vos tromblons et tenez-les prêts, car ce bois où nous entrons est un nid de coquins... Cachez-les donc derrière vos dos... Cette fille est une poule mouillée qui serait capable de mourir tout de bon si elle voyait des armes en rouvrant les yeux !... Surtout ne la touchez pas... ne lui dites rien... c'est assez de moi pour la tenir...

Au bout de peu de minutes, la pauvre Lucia reprit connaissance, comme si elle sortait d'un profond sommeil... Elle ouvrit les yeux, et la vue des misérables lui rappelant sa terrible situation elle s'écria :

— Laissez-moi m'en aller ! Qui êtes-vous ?... Où me conduisez-vous ?... Pourquoi m'avez-vous prise ?... Laissez-moi m'en aller !... Laissez-moi !...

— Je vous dis de ne pas avoir peur ; vous n'êtes pas une enfant... Vous devez comprendre que nous ne voulons pas vous faire de mal. Nous aurions pu vous tuer cent fois si nous avions voulu... Ainsi, restez tranquille.

— Non ! non ! laissez-moi !... Je saurai trouver mon chemin... Je ne vous connais pas !

— Nous vous connaissons, nous, dit le Nibbio.

— Oh ! sainte Vierge ! s'écriait la malheureuse, comment me connaissez-vous ?... Laissez-moi partir, par charité !... au nom de Dieu !... Pourquoi m'avez-vous prise ?...

— Parce qu'on nous l'a commandé.

— Qui ? Qui a pu vous commander cela ?

— Paix ! dit le Nibbio avec une mine sévère ; ce n'est pas à nous qu'on fait de telles questions.

Lucia chercha de nouveau à se jeter par la portière ; mais voyant que c'était impossible elle recommença à prier les bravi.

La tête baissée, les yeux inondés de pleurs, la voix entrecoupée par les sanglots, les mains jointes, elle disait :

— Ah ! pour l'amour de Dieu et de la sainte Vierge, laissez-moi aller... Quei mal vous ai-je fait ? Je suis une pauvre créature qui ne vous a rien fait... Je vous pardonne